

l'Humanité



Crédit photo : Christophe Raynaud de Lage

Théâtre. Hamlet et Ophélie dans le swinging London

Gérard Watkins présente un prince de Danemark shakespearien jusqu'au bout des répliques, où grotesque et féerie croisent le fer sur fond de crise existentielle et de mélancolie. Il y a de la truculence dans l'air...

Deux mois ont passé depuis la mort prématurée du roi, deux petits mois, le temps d'un (premier) enterrement et d'un mariage, celui de Gertrude la reine veuve (Julie Denisse) avec Claudius, son beau-frère (Gérard Watkins). Dans les appartements royaux de cette cour du Danemark, les portes ne claquent pas mais les êtres entrent et sortent dans un va-et-vient permanent qui témoigne de leur fébrilité. L'ambiance est à la fête, on boit du champagne, on danse sur des morceaux des Doors. Seul Hamlet (Anne Alvaro) ne participe pas aux agapes. Accoudé au comptoir, plongé dans sa solitude, il observe ce petit monde décadent en silence, tentant de faire son impossible deuil.

Il faudra l'apparition par une sombre nuit d'hiver du spectre du roi défunt à Horacio (Gaël Baron) et à ses compagnons lors de la relève de la garde – digne de celle de Buckingham Palace – pour bousculer les choses. Hamlet grimpe sur le chemin de ronde et découvre à son tour le spectre de son père qui lui donne les clés de son mal-être : c'est Claudius qui l'a assassiné, c'est à Hamlet de le venger.

Autour du cadavre paternel

Sur fond de menace de guerre avec la Norvège, tous les éléments et personnages de l'intrigue vont ainsi se mettre en place, occasionnant des dommages collatéraux à tout bout de champ. D'un côté le tandem Claudius-Gertrude, de l'autre Hamlet-Horatio, entre les deux, Polonius (Fabien Orcier), Chambellan, père de Laërte (Basile Duchmann) et d'Ophélie (Solène Arbel). Ophélie aime Hamlet, qui l'aime, à sa façon, comme il peut, tant il est prisonnier de sa mélancolie, pétrifié par la vérité et les mensonges qui flottent autour du cadavre paternel. Au royaume du Danemark, il y a vraiment quelque chose de pourri...

Un enchevêtrement de jeux de rôle

Gérard Watkins a imaginé un *Hamlet* rythmé à la bande-son du swinging London, où les personnages vivent dans une apparente insouciance, dans un décor ouvert aux quatre vents qui permet une grande liberté de jeu et d'action. Un côté mondain so british (on pourrait croire à des personnages sortis de chez Harold Pinter), où des histoires de cœur, de trahisons et de pouvoir se mêlent et s'entrechoquent jusqu'à ce que les masques tombent. Tout va se métamorphoser sous nos yeux, le décor, un salon vintage où Ophélie danse dans une minijupe dénichée dans Soho et qui se transformera en une église austère, lieu du châtement dernier. Quant aux personnages, ils vont craquer les uns après les autres au fur et à mesure que le dénouement approche, révélant leurs failles et leurs fêlures.

Une joyeuse partition aussi débridée que les états d'âme des personnages et intermèdes musicaux très sixties.

Dans cet enchevêtrement de jeux de rôle comme autant de miroirs tendus à chacun, on devine combien le patriarcat, ce pouvoir transmis de père en père qui leur confère une emprise totale sur leur progéniture, est un piège aux parois transparentes où tous vont se heurter. Un système de domination parfois incestueux qui n'épargne ni les femmes ni les jeunes hommes, sommés d'obéir et de rentrer dans les rangs.

Hamlet ne peut pas, ne veut pas mais il est paralysé, comme si toute tentative d'action était vouée à l'échec, tiraillé entre son désir et sa peur du vide, de l'inconnu. Seule Ophélie ira au bout de son désir, jusqu'à la mort, seule échappatoire possible au-delà de la folie. Libérée de tous ses oripeaux, flottant dans des tulles transparents aux couleurs vives, elle semble en lévitation permanente, se déplaçant tel un fantôme, se détachant du monde des mortels avant même de se donner la mort.

Des intermèdes musicaux très sixties

La nouvelle traduction de Watkins conjugue mystère, folie dans une joyeuse partition aussi débridée que les états d'âme des personnages avec intermèdes musicaux très sixties et un habillage sonore (de François Vatin) qui mélange allègrement références pop et oratorio.

Derrière ce puzzle dont il semble toujours manquer une pièce, Watkins affirme un regard singulier, une liberté de ton où les répliques fusent, soulignant le grotesque et le pathétique,

où les passions amoureuses sont têtues, naïves, les coups fourrés prévisibles et l'humour, au détour d'une phrase, si anglais. Anne Alvaro, corps bandé androgyne, voix aux inflexions cavernueuses et enfantines, incarne un Hamlet dont la fragilité est zébrée d'éclairs de tension. Tous ses compagnons de jeu, ceux déjà cités mais aussi Mama Bouras, David Gouhier ou encore Salomé Ayache, à la puissance comique indomptable, participent à cette fête shakespearienne où les morts finissent par se relever pour saluer le public. Même en temps de Covid...

Le spectacle a été créé au CDN de Bordeaux. Il sera repris les 21 et 22 avril à la Comédie de Caen et au théâtre de la Tempête fin juin et début juillet.

Lundi 8 Février 2021

Marie-José Sirach